

portait au recueillement et à la piété. Honorine fixait presque constamment ses regards sur son fils, et semblait ne pouvoir pas se laisser de le contempler, tant sa physionomie avait quelque chose de touchant et de céleste ! Lorsqu'elle le vit s'avancer avec une modestie angélique, vers la table sainte, ses yeux s'emplirent involontairement de larmes, et son cœur ne put résister aux coups multipliés que lui portait la grâce.

Ah ! sans doute, que Denis, dans la douce intimité qui venait de s'établir entre lui et son divin Sauveur, l'avait prié avec ardeur pour sa mère, et avait obtenu ce nouveau triomphe de sa miséricorde.

Dès ce moment, le Seigneur retrouva une brebis longtemps égarée, l'époux, une épouse chrétienne et aimable, les enfans, une mère tendre et vertueuse.

En sortant de l'église, Honorine prit le bras de Germain, et lui parla avec la plus vive émotion et la plus grande sensibilité de l'auguste cérémonie à laquelle elle venait d'assister. Jamais d'aussi douces paroles n'étaient sorties de sa bouche ; jamais Germain n'avait entendu de sa part ce ton de cordialité et d'affection qui pénètre son âme.

« Quel beau jour, se disait-il à lui-même, quel beau jour ! que le Seigneur est bon, qu'on est heureux, quand on cherche à le servir, dans la droiture de son cœur ! »

Cette froide indifférence, cette ancienne inimitié, qui leur avait rendu si pénibles les liens du mariage, avaient complètement disparu. C'était dans la maison de Dieu même, c'était aux pieds des autels, au moment solennel, où, pour la première fois, son fils était admis au céleste banquet, qu'Honorine avait chassé pour toujours les dispositions mauvaises, les sentimens coupables, qu'elle n'avait que trop longtemps nourris. Son changement fut solide et durable, parce qu'il venait d'en haut et qu'il était fondé sur une base inébranlable, elle fut fidèle à ses résolutions, et dès ce jour, la religion reprit sur elle tous ses droits, et tous les membres de la famille restèrent soumis à son aimable empire.

Toute la journée se passa dans une sainte joie, et dans une vive satisfaction qui se peignait sur tous les visages. Il semblait que le Dieu de bonté, que Denis avait reçu le matin même, présidait au milieu de cette famille, et qu'il sanctifiait, par sa divine présence, l'humble demeure du pieux ouvrier.

Dans la soirée, le père Simon fut invité à venir participer à la fête commune, ainsi que Michel, le fils de la fruitière, enfant sage et vertueux avec lequel Denis s'était lié.

Ah ! si quelqu'un eût été témoin des déplorables scènes qui troublaient le ménage de Germain, deux ans auparavant, et eût pu jouir aussi de l'admirable tableau qu'il offrait en ce beau jour ; s'il eût pu voir la paix, le calme, l'amour, le bonheur, au lieu de la discorde, de la puigreur, de la division, de la haine, il se fût écrié, à la vue d'un si grand contraste : « Quelles sont tristes et affreuses les suites de l'irréligion et de l'immoralité ! qu'elle est douce et bienfaisante l'influence de la Religion ! combien est grand le pouvoir qu'elle exerce sur le bonheur de l'homme ! »

Telles étaient les pensées qui occupaient surtout le père Simon, et, en réfléchissant à tout ce qu'il voyait, il admirait les voies de la Providence, qui s'était servie des petits enfans et de leur bonne éducation pour opérer un aussi grand bien. Comme il paraissait un peu rêveur, Germain lui demanda s'il avait quelque sujet de tristesse. — Non, non, tant s'en faut, répartit le père Simon ; mais tout ce que j'ai devant les yeux fait naître en moi bien des réflexions et me rappelle des circonstances dont le souvenir est propre à me faire une profonde impression. Pour le distraire, et pour couronner la fête, Germain lui demanda s'il n'avait point quelque histoire à leur raconter.

— J'en ai une qui vous intéressera peut-être, répondit le vieux chiffonnier, car c'est la mienne.

Tout le monde fut bientôt toute oreille, et le père Simon commença en ces termes :

« Je ne suis pas né à Paris ; mon père était un cordonnier qui habitait une petite ville, à vingt lieues environ de la capitale. C'était un homme craignant Dieu, fort assidu au travail, et jouissant d'une excellente réputation ; toutefois il n'était pas riche, et nous étions beaucoup d'enfans.

« Mon père nous éleva tous chrétiennement ; et il ne négligea rien pour nous instruire d'une manière convenable à notre état. Je suivis, pendant quelque temps, ses préceptes et ses avis, et je me rappelle, en voyant vos enfans, M. Germain, combien j'étais heureux alors.

Ce temps fut de trop courte durée ; je fis la connaissance du fils d'un de nos voisins, qui avait été élevé d'une manière toute diffé-

rente ; et je perdis bientôt, en le fréquentant, les bonnes habitudes qu'on m'avait fait contracter. Mon père s'en aperçut trop tard, et presque tout le mal était déjà fait.

« Néanmoins, je dissimulai mes mauvaises dispositions, afin de ne pas être traité avec sévérité, et d'éviter d'être puni comme je le méritais. A l'insçu de mes parens, j'entretenais toujours des liaisons avec le camarade qui devait m'attirer tant de chagrins, et il finit par me proposer d'aller en apprentissage à Paris, où nous pourrions, me disait-il, faire rapidement notre chemin, et où tu seras débarrassé de cette surveillance importune qui t'empêche d'agir avec liberté.

« Cette idée me souriait ; mais la crainte de mon père m'arrêtait toujours dans l'exécution. Enfin, un jour, après une discussion assez vive avec mon frère aîné, je déclarai à mon père que je ne me sentais pas de goût pour sa profession, et que, pour éviter de lui être plus longtemps à charge, j'étais résolu de me rendre à Paris pour y apprendre un état.

« Mon père m'avait jusque-là fait tant de fois des représentations inutiles sur ma nouvelle manière d'agir, et il était tellement indigné de ma conduite, qu'il me dit avec un ton que je n'oublierai jamais : « Vas, malheureux enfant, tu apprendras à tes dépens combien il en coûte pour mépriser les avis de son père. Puisses-tu ne jamais me faire rougir de t'avoir pour mon fils ! »

« Je fus ému de ces paroles ; j'hésitai même à donner suite à mon projet ; mais quelques nouvelles altercations que j'eus avec mes frères me déterminèrent à partir.

« J'avais le cœur bien gros, quand je mis le pied hors de la maison paternelle, et quelques larmes roulaient dans mes yeux ; mais je me croyais trop avancé pour pouvoir revenir sur mes pas, et il me semblait que j'aurais dû m'humilier trop, pour avouer mes fautes et en obtenir le pardon.

En prononçant ces paroles, la voix du père Simon paraissait altérée : « Mes amis, dit-il en s'interrompant, il m'en coûte pour vous faire ainsi connaître les tristes écarts de ma jeunesse ; mais j'espère que les fâcheuses expériences que j'ai faites, pourront être aux autres de quelque utilité ; et vous, mes enfans, ajouta-t-il en se tournant vers Denis, vous qui avez le bonheur de recevoir une bonne éducation et d'en profiter, persuadez-vous bien que vous ne serez heureux qu'autant que vous conserverez les bons principes que l'on vous donne ; et que, du moment où vous vous en écarterez, vous ne trouverez que peines, chagrins et misères. »

Après ce peu de mots, qui firent une grande impression sur les enfans, le père Simon reprit son récit :

« Non loin de la maison de mon père, m'attendait mon compagnon. Comme il vit que j'avais la figure triste et affectée, il me plaisanta, en me traitant d'enfant et de nigaud, et me fit bientôt surmonter les sentimens de regret que j'éprouvais involontairement. Nous arrivâmes à Paris, l'un et l'autre sans aucune ressource. Nous avions dépensé, la long de la route, le peu d'argent que nous possédions.

« Je commençais à sentir combien j'avais agi inconsidérément ; et, pressé par la nécessité, je dis à mon camarade, que j'allais me présenter chez un cordonnier, et que, quoique je fusse fort peu habile dans l'état, j'espérais au moins pouvoir à peu près gagner ma nourriture.

— Allons donc, me répondit-il, tu n'y penses pas, l'ami ; crois-tu que nous ayons quitté le pays pour venir nous renfermer ici dans un atelier, et travailler du matin au soir, pour un mince salaire. Non, non, je ne l'entends pas du tout comme ça, et je veux être indépendant. — Mais il nous faudra au moins de quoi vivre, et jusqu'à présent nous prenons la tournure de mourir de faim, si nous ne voulons pas travailler. — Mais, camarade, nous arrivons seulement, et nous ne pouvons pas encore être au courant de tous les moyens qu'il y a à Paris de vivre à l'aise, sans se donner beaucoup de mal. Sois tranquille, repose-toi sur moi, et tu verras que nos affaires en iront mieux que tu ne le penses.

Suite au prochain numéro.

#### COLLÈGE DE ST. HYACINTHE.

LA RENTRÉE DES CLASSES DU COLLÈGE DE ST. HYACINTHE aura lieu le 10 SEPTEMBRE. Les prix de pension et d'éducation sont les mêmes que ci-devant. Le PREMIER semestre et tous arrérages doivent se payer à la RENTRÉE DES ELÈVES, et le SECOND semestre avant le 25 FÉVRIER. Les parens devront se conformer à ces conditions. On exige 21, en sus, des Elèves qui fréquentent les CLASSES DE CHIMIE ET PHILOSOPHIE NATURELLE.

J. LAROCQUE,  
Directeur.